



Tom Wood, *Alans Cow Gráinne (quietest cow in Mayo milked for the house...)*, 1977, tirage argentique. © TOM WOOD

son rejet de tout dogmatisme. À rebours des clichés auxquels la photographie britannique nous a habitués, le souci du parti pris, le regard critique, la culture de classe, Wood appréhende le monde avec amour, mais aussi avec un sens aigu du temps qui passe.

Z.R.

Centre culturel irlandais, 5, rue des Irlandais, Paris V^e, tél. : 01 58 52 10 30, www.centreculturelirlandais.com - Jusqu'au 10 janvier 2016.

Anna Mark, *Rouges de Pompéi/G324*, 2015, gouache et crayon sur fond sérigraphié, 40 x 40 cm.

ILLÈS SARKANTGU

ANNA MARK Secret du rouge

L'œuvre d'Anna Mark (née en 1928) est trop rare. Deux expositions l'offrent à notre regard et c'est



un beau moment pour échapper au temps qui passe. L'exposition au musée d'art et d'histoire de Meudon est terminée, la galerie parisienne a pris le relais. À la vue des gouaches et des fusains, une psalmodie s'installe, qui nous incite subrepticement à poursuivre le déchiffrement. Dans ses « Reliefs », l'artiste écrit des territoires divisés par une ligne. Dans cet espace si discrètement balisé, la lumière suggère la subtile épaisseur d'une poudre de marbre frottée, à laquelle se mêlent du sable et des oxydes. De quel sol cristallin arasé, rendu à sa blancheur originelle, s'agit-il ? Une matière grumeleuse se prête aux caresses de la lumière qui accroche les arêtes, évocations mémorielles ou empreintes de monuments oubliés par le temps. Plus récentes sont les gouaches nommées « Rouges de Pompéi », désignées depuis sous la lettre unique G, complétée par un chiffre qui comptabilise leur nombre dans l'année. Sur un fond blanc sérigraphié, l'artiste construit des formes découpées, des parallélépipèdes ouverts par des lignes et des angles droits d'une rigueur que vient contredire un rouge mythique. Ici, les ombres sont consubstantielles au rouge, modulé, jamais monochrome. Les figures géométriques se renouvellent. Des lignes au crayon, timides, esquissent un possible mouvement de déstabilisation, tandis que le rouge colore le vide enclos dans les lignes. Sans mots, une poésie s'est imposée.

LYDIA HARAMBOURG

Galerie Marie-Hélène de la Forest Divonne, 12, rue des Beaux-Arts, Paris VI^e, tél. : 01 40 29 97 52, www.galeriemh1fd.com - Jusqu'au 16 janvier 2016. Catalogue, texte Jean-Pascal Léger.

PAUL KALLOS Œuvres sur papier

Des premières peintures sombres et tourmentées, aux œuvres ultimes, fenêtres ouvertes sur la lumière, le parcours de Paul Kallos (1928-2001) est cohérent. Les deux expositions montrent les étapes d'un langage qui n'a cessé d'enrichir les premières conquêtes spatiales et lumineuses tout en les épurant. La structure géométrique est au centre de ses recherches. Discrète dans les premiers paysages, elle s'impose avec les couloirs de lumière qui divisent la surface en champs colorés aux échancrures ouvertes. Ce remarquable dessinateur accumule fusains et gouaches, aquarelles et encres de dimensions variables, dans lesquels il expérimente les cloisonnements de couleurs – terres brunes, mauves fanés, verts et bleus. Préalablement pensées, taches, « modules » puis « strates » constituent un vocabulaire rendant une sensation profonde de la nature. Les premières formes opalescentes s'élargissent jusqu'à quadriller et abstraire la surface. L'acrylique a remplacé l'huile. L'émergence du blanc introduit un silence dans une surface vibrante, devenue translucide. Ces quadrillages à